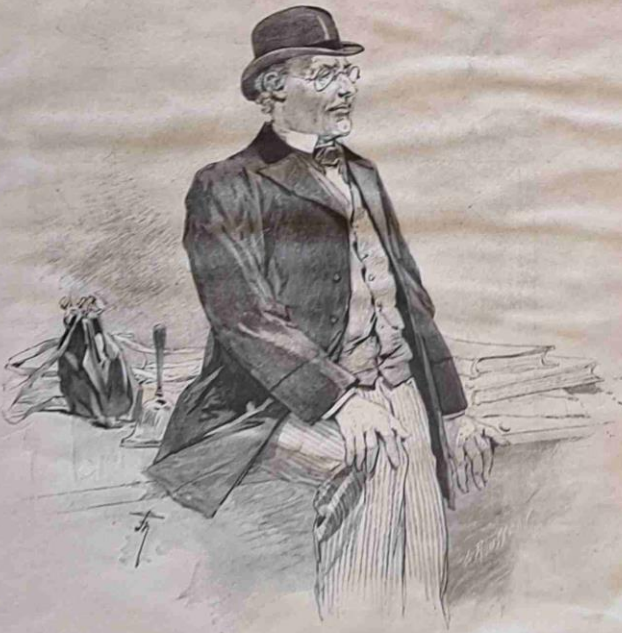


Vente de faisans sur collection.



Le notaire.

UNE VENTE
AU
JARDIN ZOOLOGIQUE
D'ANVERS

La ville d'Anvers possède un Jardin zoologique, universellement connu, qui peut rivaliser victorieusement avec les parcs à bêtes des plus grandes capitales.

Il date, du reste, d'un demi-siècle, le Jardin zoologique d'Anvers, et même, tout récemment, de grandes fêtes, auxquels le roi des Belges a présidé, ont marqué la célébration du cinquantième anniversaire de sa création.

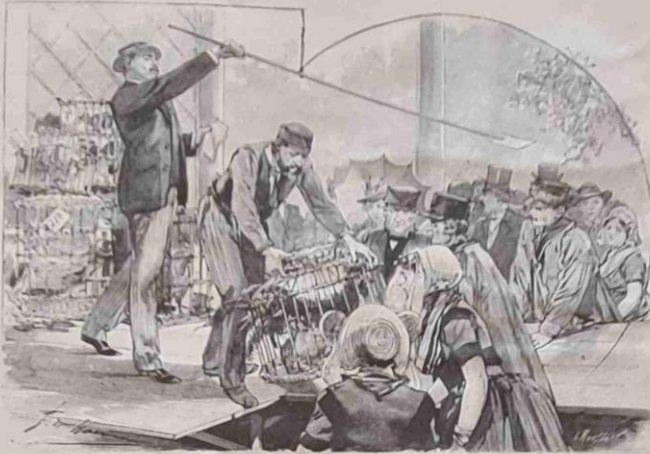
Il a des installations modèles : celles des ours, des éléphants et des singes, par exemple. Le « palais » des singes, superbe, fait songer à des mosquées hindoues consacrées à des familles de macaques sacrés qui s'y ébattent en liberté. Les orangs ont, à Anvers, un « appartement » meublé — table et chaises — où, gravement, ils rêvent, à moins qu'ils ne folâtraient autour de leur gardien, à qui ils témoignent une affection de jeunes enfants bien sages... Très curieux, ce petit tableau d'intérieur simiesque dont, plus loin, un de nos dessins re-produit une scène... familiale.

Fondé en 1843 au capital modeste de 100,000 francs, administré avec un dévouement absolument désintéressé par quelques notables, dirigé successivement par trois directeurs de rare mérite : MM. Kets, Vekemans et L'Hooft, le Jardin zoologique d'Anvers couvre aujourd'hui près de 9 hectares et possède les collections d'animaux variés les plus complètes qui soient connues. Aussi les ventes annuelles qui s'y font, au printemps et à l'automne, attirent-elles la foule des amateurs : au printemps, ce ne sont guère que volatiles et petits animaux qu'on y expose au feu des enchères ; en automne, on y adjuge « au plus offrant et meilleur enchérisseur » la « grosse bête », fauves et carniassiers de tous les points du globe.

Il y a même, dans les annales du Jardin, un drame sanglant, dont une de ces ventes fut l'occasion : en 1868, un tigre acheté par un drapeleur et mal enterré par lui dans une cage qu'il avait apportée s'échappa et se lança à travers les rues d'Anvers... Par bonheur, on parvint à acculer le fauve au fond d'une impasse où, courageusement, le directeur Vekemans le servit à la carabine.

Mais le « Zoologique » anversois n'a que cette courte tragédie en son passé : hors de la tout y est réussite, fêtes et plaisirs.

En été c'est le point de contact du « Toit-Anvers » et des concerts s'y donnent qui font florès et auxquels ne paraissent pas, au surplus, indifférents les pensionnaires, même les plus féroces.



Vente de la volaille.

Bonne tous les ans, à cette époque-ci, il se tient, au Jardin zoologique, d'Anvers — à la « Zoologie », comme on dit là-bas — une très curieuse vente d'animaux de tout poil, de tout plumage, de tout ramage aussi.

C'est une espèce de grand « déballage » d'histoire naturelle, une vaste « liquidation » de fonds de... cages ou l'éléphant coudoie le rat musqué, le lion le colibri, la girafe la gazelle.

Événements dans le monde des hommes à bêtes, ces ventes publiques de « la zoologie » d'Anvers attirent des amateurs de tous les coins du monde, il faut savoir que ce Jardin zoologique d'Anvers est le concurrent, souvent heureux, des ménageries d'États — sauf respect — de l'Allemagne et de la Hollande : l'établissement anversois n'est pas seulement le paradis des bêtes, c'est aussi la providence de ses actionnaires — car c'est une société, et « royale » même — qui encaissent chaque année un fort aimable dividende.

La « zoologie » d'Anvers instruit, amuse et rapporte : combien de sociétés au monde qui n'en pourraient pas dire autant ! Elle « ravitaille » même, oui, elle ravitaille les autres « jardins » d'acclimatation ou d'élevage, et elle repeuple les ménageries qui s'en vont, par les routes, roulottes à la file, initier les badauds de la ville et du village aux mystères du repas des serpents, aux émotions plus fortes de ces séances, de cruelle attraction, où l'on voit la folle dompteuse, le sculptural dompteur, faire « travailler » leurs fauves rugissants dans la « cage centrale » : *Messieurs et dames...*

Aussi parmi les acheteurs des ventes d'Anvers n'est-il pas rare de voir quelque type caractéristique, sous le veston duquel on devine le maillot du belluaire, quelque « jeune personne » la chevelure au vent et dont l'ombrelle, manée haut, vous a des airs de cravache déchaînée...

Mais ce qui marque surtout, dans ce public spécial encombrant l'orangerie dont les parois vitrées abritent les amateurs, ou bien encore autour des cages des fauves — que l'on vend « à domicile » — ce qui marque et ce qui en fait l'originalité, c'est le « marchand d'animaux », depuis le modeste oiseleur des quais jusqu'au richissime fournisseur des « zoologies » citadines et des ménageries foraines.

Ces acheteurs sérieux occupent des places d'honneur, à la droite du directeur du Jardin — qui est aussi le directeur de la vente, — du tabellion à ce requis, lequel, à chaque reprise, annonce que « les animaux sont en parfait état », du « crieur » enfin, qui doit à une longue pratique d'être manifestement un zoologiste *di primo cordello*.

Il a bien son allure propre le notaire qui, depuis longtemps, même ces grandes ventes : à demi-assis sur la table du fond, les lunettes sur le nez, le « melon » solidement fixé au crâne, le visage glabre à l'expression résignée... C'est un philosophe sans le savoir, auquel la grosse bourse de cuir rebondie et la sonnette à manche de bois usé par l'usage qui l'accostent donnent l'importance qui convient. Après ça, que le bison qui va s'adjuger « en parfait état » vaille deux ou trois louis de plus ou de moins que l'estimation, ce n'est pas pour porter atteinte à sa sérénité — au parfait notaire.

Quant aux acheteurs, dont M. de Haenen, notre dessinateur, a croqué très heureusement quelques types — de vrais portraits — c'est au Directeur du Jardin qu'ils appartiennent, beaucoup plus qu'au notaire. Et M. L'Hœst, qui les connaît presque tous, les choie, les couve — le mot est de circonstance — les encourage de la voix et du geste : — « Allons ! monsieur Van quelque chose ou Van de quelque part, encore cinq francs et la bête est à vous !... Est-ce que vous ne dites plus rien ? »

L'acheteur sérieux ne laisse tenter, y va de ses cents sous et la bête est à lui, il est content. Le directeur aussi.

— « Eh bien ! capitaine Williams, ça ne vous dit rien ce camelus dromadarius ? C'est dressé, savez-vous. Voyons, voyons, mettez encore quelque chose... Oui, hein ? attention ! le capitaine continue... Personne, mieux ? Personne ! A vous le camelus dressé, capitaine ! »

Et le garçon de vente, du bout de sa longue baguette à la frigidaison, tend au « capitaine », qui se rengorge sans quitter sa pipe de racine garnie d'argent, le numéro de son lot.

Il y a même des acheteurs terriblement sérieux — qui vont comme cela, de cent sous en cent sous, jusqu'à des enchères vertigineuses : l'amour-propre national s'en mêle. Parfois aussi il y a des ordres de gouvernements étrangers, et telle simple « pie à collier », tel faisan plus ou moins « vénéré », s'adjugent à des 200 francs et même à des 1500 fr, sous le sourire approbateur et satisfait du bon notaire.

Et, puisque nous parlons faisans, constatons que la vente de ces délicats volatiles se fait en effigie : on montre la chromo de l'animal, et en avant les enchères !... l'acheteur est certain d'en trouver dans les volières du Jardin autant de spécimens « en parfait état » qu'il voudra. L'adjudication des « volées et totes » a bien aussi son cachet ; voyez ces *pacheteresses* de la Campine anversoise, en bonnet blanc à grandes ailes, aux bras nus, au corsage suggestif, et au vaste chapeau de paille, se presser autour des paniers ronds où la volaille convoitée piaule. C'est le repeuplement de la basse-cour qui s'organise là par l'achat de quelques couples de « race pure ». Les comparses de ces ventes originales ont aussi leur cachet : il faut les voir apporter d'un air dolent, à deux, sur une énorme civière, une petite cage de bengali ! Ils semblent pleurer sous le fait... Ce sont les « Auguste » de cirque de ces séances pittoresques.

Dans un autre genre, ce qu'il faut noter aussi, c'est l'impression de souveraine indifférence que laissent aux fauves mis en vente dans leur bauge les incidents des enchères : lions et tigres regardent de leur grand œil sombre les amateurs qui se les disputent. — A quoi bon nous émussoir, cela ne nous rendra pas nos jungles ! ont-ils le loisir de se dire, tandis que le prudent notaire



L'enlèvement des lots.



AU JARDIN ZOOLOGIQUE D'ANVERS. — Une vente d'animaux.

et l'huissier criard opèrent leur adjudication... Pauvres rois de la création ! qui sait pourtant à quelles parades foraines leur majesté est vouée ! qui sait, quand ils sortiront des ménageries des Hagenbeck de Hambourg, des Jamrach de Londres, des Reiche de Alfeld, quels paillassons seront leur livrée, à quelle cravache brutale il leur faudra obéir !

Mais qu'! ils en ont pris leur parti en philosophes et, oubliés de leur force, ils sont prêts à tous les hasards de la servitude...

Pour finir, quelques chiffres — le chiffre n'est-il pas le *critérium* par excellence en cette fin de siècle pratique et spéculatrice ? Ces ventes publiques d'Anvers produisent de 15 à 30,000 francs, et, durant l'année, il y a au Jardin zoologique d'Anvers un mouvement commercial de près d'un million ! C'est qu'aussi le tarif des bêtes à ses prix non moins sérieux que leurs amateurs : tenez, voici la girafe, c'est-ce pas ? eh bien, elle est hors de prix, la girafe, pour le quart d'heure. Pourquoi ? allez le demander au Mahdi, dont le fantaisisme fanatique a fermé le Soudan — patrie par excellence de la girafe — au nez des bous chasseurs de fauves, pourvoyeurs des Jardins zoologiques. A Anvers il y a deux girafes, mais ce sont toutes deux des « demoiselles ». On voudrait leur trouver des époux assortis, pour faire sonche — car la girafe se reproduit volontiers en captivité — mais pas moyen !... Et ces jeunes personnes à marier tendent en vain mélancoliquement leur grand col vers leur gardien, qui n'en peut mais...

L'hippopotame vaut un bon prix, lui aussi : 20,000 francs, 25,000 francs même. Anvers en possède un couple qui s'aime bien, et le prouve presque chaque année en conviant le directeur à assister — ému mais content — à des couches généralement heureuses... Aussi le Jardin zoologique d'Anvers est-il le grand pourvoyeur d'hippopotames des pays civilisés.

Ferez-vous embarrassé pour trouver l'emploi de 5,000 francs ? vous pouvez, en ce cas, vous offrir pour ce prix un lion « en parfait état ». Qui voudrait s'en passer, dites-moi ? de eux cent cinquante louis pour un « roi de la création ! » les majestés s'en vont...

Est-ce qu'un éléphant vous irait mieux ? Voyez la cote ! c'est 6,000 francs, à moins que ce ne soit 10,000. Cela dépend de la taille et de l'âge.

Préférez-vous un tigre ? mon Dieu ! ce n'est pas la ruine : pour 2,000 ou 3,000 francs vous pouvez en voir la fauce.

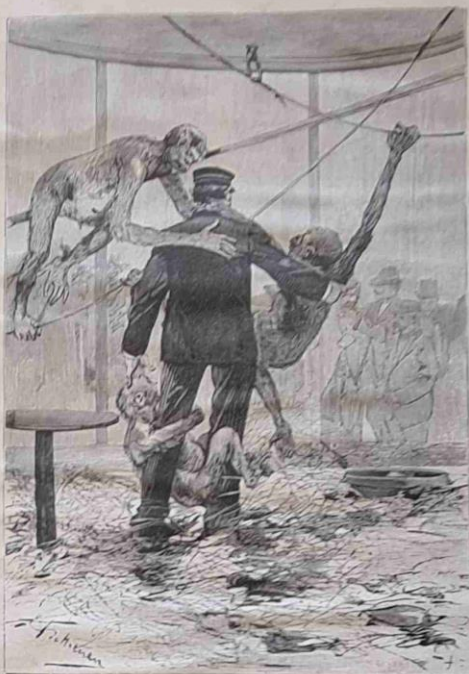
Désirez-vous ne point dépasser le billet de mille et n'avez-vous aucune préférence ? alors prenez mon ours... potaire — est 50 louis. En vérité, n'est-ce pas donné ?

Et vous, chère madame, le serpent tentateur convient-il à votre genre de beauté ? — évidemment vous devez le préférer au lapin. — Qu'à cela ne tienne ! tirez de votre bourse mignonne 2 louis et demi et l'on vous adjugera un irréprochable spécimen de n'importe quelle espèce, peut-être un descendant direct du joli séducteur à qui l'humanité doit tous ses maux.

Telles sont les cotes moyennes auxquelles s'éparpillent chaque année, au feu des enchères publiques, les bêtes les plus... marquantes, depuis le tapir de l'Inde qui atteint des 12,000 francs jusqu'au moineau mandarin qu'on peut s'offrir pour cent sous.

Ainsi tout se chiffre et se tarife en ce monde...

GEORGES DU BOSCH.



Le palais des singes.



Un bison aux enchères.